



Journal de bord d'un terrien en détresse

Par Eric Fesquet

France, Saint-Marand, octobre 2010

03 octobre

Que dois-je faire ? Prendre ma fille et quitter la ville ? Je doute que ce soit la meilleure solution. Nous sommes bien ici, et à l'abri en attendant. En attendant quoi ? Peut-être que les choses se calment au-dehors. Je suis bercé d'illusions, je crois que tout va s'arranger. Lilly veut sortir à l'extérieur pour s'amuser, je lui ai interdit en élevant un peu trop la voix. Je lui ai fait peur et je le regrette. Elle est montée s'enfermer dans la chambre... *sa* chambre. Cette maison n'était pas à nous avant que nous arrivions. Elle l'est aujourd'hui. La nuit, je perçois des bruits étranges, comme si quelqu'un flairait quelque chose devant la maison. Une bête... ou pire...

04 octobre

Lilly me demande où est sa maman. J'ai du mal à lui avouer qu'elle ne reviendra pas. Alors, je lui dis que sa mère est partie faire un voyage, qu'elle l'aime très fort et que nous la rejoindrons bientôt. Ce n'est pas un mensonge à y réfléchir, c'est forcément ce qui va finir par arriver, tôt ou tard. Lilly me demande aussi pourquoi les volets sont toujours fermés. Je ne lui divulgue pas la triste vérité. Elle ne comprend pas ce qui se passe et c'est mieux ainsi. À cinq ans, je préfère qu'elle en sache le moins possible. J'essaie de l'occuper du mieux que je peux ; nous jouons à des jeux de société, nous regardons les DVD que j'ai emprunté à la vidéothèque du quartier. Je n'y retournerai pas... c'est trop dangereux et je n'aime pas laisser ma fille toute seule. Il m'arrive quelquefois, quand Lilly dort, de jeter un coup d'oeil au-dehors en passant par le toit. Je ne vois rien... mais j'entends.

Nous sommes en sécurité dans cette maison, la porte paraît solide, les volets sont totalement opaques et le double vitrage des fenêtres atténue le son de nos voix. Quand nous sommes arrivés ici il y a deux semaines, je tenais ma fille tout contre moi et je courrais aussi vite que mes jambes me le permettaient. Je ne sais pas pourquoi j'ai choisi celle-ci, mais en tout cas, il y avait assez de nourriture pour tenir plusieurs jours. J'ai descendu les corps à la cave pendant que ma fille était sagement restée à la cuisine comme je le lui avais ordonné. Grâce au ciel, elle n'avait rien vu. Impossible de connaître l'âge de ces deux personnes. Les pauvres avaient été massacrés et laissés ici à la merci des insectes. Ils n'ont probablement jamais su ce qui leur était arrivé... du moins je l'espère pour eux. J'ai fait le ménage dans la foulée pour tenter de faire disparaître les horribles tâches qui traînaient sur le sol. Ma fille a dû se demander ce que je fabriquais avec mon balais et mon seau rempli d'eau chaude et de produit ménager... quelques minutes avant, j'étais encore en train de courir en la serrant fort contre moi, priant que le seigneur nous épargne. J'ai enterré les corps sous le sol du cellier le lendemain.

Alors que j'écris, Lilly regarde *Bambi*, assise sur le canapé, serrant contre elle son *Pikachu* en peluche. Elle suce à nouveau son pouce, chose qu'elle ne faisait plus depuis des années. L'envie de pleurer me submerge et je détourne mon regard pour qu'elle ne me voit pas. Ma femme me manque terriblement. Quand je regarde Lilly, je vois sa mère... il m'arrive parfois d'appeler ma fille *Kathy* sans le vouloir.

Encore une nuit sans sommeil. J'essaie de capter une station à la radio, mais je n'y parviens pas, quant à l'écran de télévision, il est couvert de neige. Rien au programme ce soir, comme d'habitude. Je me demande parfois par quel miracle nous avons encore de l'électricité. La nuit, je fais dormir ma fille au premier, je crois que cela m'est venu naturellement. Quant à moi, je m'installe sur le canapé du rez-de-chaussée pour monter la garde. J'ai un revolver sur moi, un calibre 38. Le barillet ne possède qu'une seule balle. Il m'arrive de penser que c'est ma fille qui la recevra peut-être. Je l'aime plus que tout au monde, mais quand on aime son enfant, on ne peut accepter qu'il vive une vie comme la nôtre, une vie en suspens, ignorant quand viendra notre tour de mourir, mais en ayant la certitude que ce n'est qu'une question de jour... mais là je m'égare, j'amplifie mon angoisse et l'étends à ma fille alors qu'elle n'est pas consciente de tout ça, Dieu merci. Malgré cela, je ne peux m'empêcher de penser au pire... que lui arriverait-il si je me faisais égorger au coin d'une rue ? Je suis bien obligé de sortir de temps en temps, comme la semaine dernière quand nous sommes tombés en panne de gaz. La peur au ventre, j'ai fouillé plusieurs habitations proches de la nôtre. Bizarrement je n'ai rien trouvé, pas la moindre bouteille. Les maisons alentour ont-elles déjà été dévalisées par les pillards ? Si c'est le cas je n'ai rien remarqué, mais quand je vois la vie que nous menons ma fille et moi, je me dis que c'est possible et que les survivants doivent probablement être aussi discrets que nous le sommes, cloîtrés chez eux à attendre un éventuel secours qui tarde à venir. Honnêtement, je préfère ne pas les connaître, la vie en communauté dans une situation pareille ne peut que nous nuire ma fille et moi. Là, tout va bien, je contrôle tout, ma fille ne sait rien et c'est tout aussi bien.

Après avoir cherché en vain, j'ai fini par revenir à la maison. Impossible pour moi de m'éloigner trop longtemps de ma fille. Me déplacer au milieu des cadavres et sous la menace de ces meurtriers

m'horripie. Saint-Maranbourg est devenue une cité mortuaire, une gigantesque morgue où la réfrigération serait tombée en panne. Tout est resté tel quel depuis le jour où ces assassins ont débarqué de nulle part. La nuit, quand je me déplace au milieu des voitures abandonnées et des machabées en décomposition, j'ai souvent envie de me mettre à hurler : *Coupez ! C'est dans la boîte... Allez, debout bande de feignasses, un peu d'énergie j'ai un film à terminer !*

Finalement, la chance était avec nous. Dans la cave de la maison se trouvaient deux bouteilles de gaz, de quoi tenir plusieurs mois... si nous parvenons à vivre aussi longtemps. Après cet épisode, je m'étais mis en tête de faire l'inventaire de la maison, pour ne plus risquer ma vie aussi bêtement.

Les jours se suivent et se ressemblent. Il n'y a que Lilly qui change... pas en bien malheureusement. L'absence de Kathy est insupportable pour moi, mais elle doit l'être encore davantage pour ma fille. Elle est souvent d'humeur maussade et me répond sèchement chaque fois que je lui demande quelque chose. Elle ne le faisait pas auparavant... Lilly était plutôt un petit ange que rien ne semblait rendre triste. Je crois que l'enfermement n'y est pas étranger non plus. Vivre à la lueur d'une ampoule n'est pas sain pour la santé mentale.

06 octobre

Quelque chose est venu frapper à notre porte hier soir. J'ai éteint toutes les lumières et plaqué une main sur la bouche de Lilly. Était-ce l'un d'eux ? Je l'ignore. En tout cas, l'individu qui cognait n'a prononcé aucun mot. Après avoir porté ma fille à l'étage, je suis resté avec elle le temps qu'elle s'endorme. J'ai fini la nuit au rez-de-chaussée, dans l'obscurité totale, avec mon revolver braqué sur la porte d'entrée. J'ai peur, tôt ou tard nous allons être découverts. Lilly s'est levée ce matin en traînant son *Pikachu* par l'oreille. Elle semblait encore effrayée parce qu'elle s'était passée la nuit dernière. Tout en se frottant les yeux, elle m'a demandé qui était venu frapper en pleine nuit. Je lui ai répondu que je ne savais pas et je lui ai fait promettre de toujours garder le silence si cela se reproduisait à nouveau. Elle a hoché la tête en signe d'approbation. Je sais que je peux lui faire confiance.

Je repense à sa mère... ses cris avant sa mort... insupportables. Elle avait trébuché alors que nous étions tous les trois en train de foutre le camp du supermarché. Je ne me suis pas retourné, je savais que si je le faisais, nous mourrions nous aussi.

Pour le repas de midi, j'ai prévu des steaks hachés et des frites. Lilly adore ça. En général, j'essaie de privilégier les légumes, mais elle rechigne bien souvent à en consommer, alors de temps en temps je lui fais plaisir. Et puis, à quoi bon se borner à lui faire avaler ces satanés légumes ? Je me le demande...

09 octobre

Je me sens fatigué et je vomis sans arrêt. Je prie pour ne pas avoir choppé une saloperie. Je pense à ma fille, il faut que je reste fort afin de veiller sur elle. Lilly semble aller bien, elle est même en pleine forme. À mon avis c'est l'eau du robinet. Elle doit être infectée. Rien d'étonnant avec la quantité de microbes qui prolifèrent sur les machabées qui jonchent les rues. Il y a quelques bouteilles d'eau minérale dans le placard de la cuisine. J'en fais profiter ma Lilly. Dorénavant, il faudra que je pense à prendre de l'eau en bouteille. Une besogne supplémentaire vu la distance qui nous sépare de l'épicerie la plus proche.

J'entends claquer des portes non loin d'ici. La tension est extrême et je suis à deux doigts de tirer sur la porte d'entrée. Il faut que je me calme... oui, il le faut.

10 octobre

Je vais très mal, il me faut des antibiotiques. Je vais sortir cette nuit pour me rendre à la pharmacie au bout de la rue... si j'ai le temps et si les choses se passent bien, je ferai un détour par notre ancien appartement pour récupérer quelques affaires. J'aurais tant aimé que nous retournions vivre chez nous, mais à bien y réfléchir l'endroit n'était pas sûr. Nous vivions au cinquième étage d'un

immeuble et les escaliers sont une très bonne cachette pour ces monstres. Ici par contre, nous sommes de plain-pied et nous avons une bonne observation de la rue et ses environs. À la moindre alerte, nous aurons encore la possibilité de fuir.

11 octobre

Je les ai vus... je suis passé à côté d'eux, mais ils ne m'ont pas remarqué. J'ai bien cru que mon heure était venue. Il faut que je sois plus prudent dorénavant. Terrifié, j'ai renoncé à retourner dans notre ancien quartier. J'ai néanmoins réussi à prendre les médicaments. Lilly regarde *La belle et la bête* pour la énième fois en grignotant des biscuits chocolatés. Je l'ai abandonnée deux minutes pour coucher quelques mots sur mon cahier. Je suis épuisé. Il me faudra quelques jours pour me remettre. Ma fille n'a rien attrapé et semble aller bien. Je repense à ce qu'était notre vie avant que tout ça n'arrive. Kathy et moi parlions d'avoir un autre enfant et nous étions sur le point de déménager pour un endroit plus tranquille à la campagne. On peut dire à présent que le silence qui règne ici doit pouvoir se comparer à la quiétude d'une zone rurale. Je n'ai encore vu personne... à part bien sûr, *les envahisseurs* qui nous guettent à l'extérieur.

13 octobre

On est encore venu frapper à la porte au milieu de la nuit. Cette fois-ci le visiteur a dit quelques mots : *S'il vous plaît aidez-moi ! Pour l'amour du ciel aidez-moi ! Ils arrivent, oh mon Dieu ils arrivent !* Ce sont ses dernières paroles avant que ses cris ne déchirent la nuit. Comment cet homme a pu savoir que nous étions ici ? La lumière parvient-elle au-dehors ? Dès demain j'irai boucher toutes les ouvertures avec les habits des deux malheureux. J'ai bien cru que nous étions sur le point d'être découverts et que ces créatures allaient vouloir pénétrer à l'intérieur contre vents et marée, mais les bruits s'étaient éloignés au fil des secondes, jusqu'à n'être plus qu'un murmure insignifiant. J'ai regardé ma Lilly... la pauvre était terrorisée. J'ai serré l'arme contre ma poitrine. L'envie d'en finir m'avait alors traversé l'esprit, mais je l'ai chassée presque aussitôt. Pas encore...

J'ai fait une partie de jeu vidéo avec ma fille. La console et les deux manettes traînaient sous la télévision. Lilly se débrouille pas mal. Je l'ai néanmoins laissé gagner. Ces joies, si éphémères, me font un drôle d'effet. Dehors j'entends parfois des hurlements lointains. Ma fille ne semble pas les entendre... en tout cas elle ne laisse rien paraître. Souvent je la prends dans mes bras et nous restons tous les deux là, sur le canapé, silencieux, un peu comme si nous essayons mutuellement d'apaiser le mal qui nous ronge. Au bout d'un moment je lui demande si tout va bien. Elle me répond que *maman* lui manque, qu'il faut qu'elle revienne, que son voyage est trop long et que sa petite fille a besoin d'elle. Je ne peux m'empêcher de pleurer en l'écoutant. Elle me regarde et essaye alors de me consoler, moi son père, moi l'adulte censé la préserver du mal qui rôde dans nos rues. Quelle adorable enfant. Que ferais-je sans elle ? Je serais probablement mort à l'heure qu'il est...

16 octobre

Je me sens beaucoup mieux. Lilly commence à se lasser de voir toujours les mêmes films. J'ai décidé de sortir ce soir, il faut que je lui trouve *La belle et le clochard* mais aussi *Blanche neige et les sept nains*. J'ai trouvé un grand sac à dos à l'étage et je dois pouvoir y fourrer une quarantaine de DVD sans problème. Je me dis que c'est de la folie de risquer ma vie pour des films, mais je veux faire plaisir à ma fille. Si Lilly a envie de voir *Blanche neige* ou l'autre *clochard*, je ne vais pas lui refuser. Je ne veux pas la voir s'ennuyer ou découvrir dans ses yeux que sa mère lui manque. On peut appeler ça du *lavage de cerveau* si l'on veut, c'est un peu ça du reste, bien que je préfère dire que je préserve l'intégrité de sa santé mentale en la faisant *voyager* ailleurs. Je l'occupe le plus possible pour l'empêcher de cogiter sur ce qui se passe à deux pas de là. Je suis tellement heureux que ma fille soit là à mes côtés.

17 octobre

Hier soir, j'ai rempli mon sac. Je suis certain maintenant que nous ne sommes pas seul. La vidéothèque a été dévalisée. Le rayon films d'horreur en particulier. Quand j'ai vu ça, j'ai failli éclater de rire et j'ai dû me mordre la main pour ne pas ameuter les monstres. J'ai du mal à imaginer que des gens puissent regarder ses saloperies alors que les atrocités sont partout autour de nous.

Quelques scélérats ont croisé ma route. D'apparence humaine, ils sont néanmoins dépourvus de cheveux et de poils. Leur peau est livide et parsemée de veines bleus, comme si ces créatures n'avaient pas vu la lumière céleste depuis des années. À la lueur des réverbères et des voitures incendiées, leurs yeux semblent être de couleur rouge ou même parfois jaune et leurs oreilles sont pointues comme celles des elfes de la mythologie scandinave. Il m'arrive de les entendre murmurer entre eux, mais leurs mots sont presque inaudibles ou totalement incompréhensibles. Ces êtres sont totalement nus, mais également dépourvus de sexe, ce qui les rend encore plus effrayants. Certains étaient aussi immobiles que des mannequins et semblaient dormir debout, attendant peut-être quelque chose. D'autres s'agglutinaient sur des cadavres et aspiraient leur sang dans un bruit de succion effroyable et insupportable. Je crois que c'est à la vue de ce spectacle morbide que j'ai coupé court à mon voyeurisme pour poursuivre ma route.

Les morts en décomposition qui jonchent nos rues sont attaqués par les chiens errants. J'ai mon couteau sur moi en permanence, au cas où, mais les clébards ont peur de moi et se contentent de jouer les vautours. Quand je sors, je préviens toujours ma fille. Je lui interdis d'ouvrir à qui que ce soit, même à son père. Je lui dis que *les gens* dehors sont dangereux pour nous et surtout... surtout, je lui fais promettre de ne jamais faire de bruit durant mon absence.

Cette nuit-là, j'ai aperçu de la lumière au second étage de l'hôtel *Maurice*. Je sais bien que celle-ci a pu rester allumée avant l'arrivée de ces choses, mais une intuition me dit que, à la lueur de cette ampoule, se trouve peut-être des gens comme nous.

20 octobre

Lilly est enchantée par ses nouveaux films. Je lui permets d'en regarder deux par jour, pour ne pas l'abrutir. Le reste du temps, je la fais lire à haute voix, nous bavardons et nous jouons ensemble. Les jours passent si vite. Je ne pourrais dire depuis combien de temps nous sommes ici. Il me suffirait de regarder la première page de ce cahier pour faire un rapide calcul, mais je n'en ai pas envie finalement. Dehors les monstres sont affamés. Pour la première fois depuis notre arrivée ici je les entends gémir. Peuvent-ils nous sentir ? Comme les animaux ? Je prie pour que ça ne soit pas le cas. Depuis quelques jours une odeur désagréable passe sous la porte d'entrée, je pense qu'il s'agit du type de l'autre nuit, son cadavre doit se décomposer devant chez nous.

Ma fille aime les légumes ! D'ordinaire j'essaye de ne pas laisser les odeurs de cuisine se diffuser trop longtemps dans la maison – j'ai peur qu'elles se propagent à l'extérieur et finissent par attirer ces créatures –, mais cette fois j'avais vraiment envie de manger quelque chose d'un peu cuisiner. Apparemment mon boeuf Bourguignon a fait merveille. Lilly s'est régalée avec les champignons, les patates et les haricots verts qui accompagnaient la viande.

En général, quand je sors *faire les courses*, je privilégie toujours les conserves, excepté bien sûr pour la viande où je suis obligé de prendre dans le rayon froid. Je ne sais pas pour combien de temps encore nous aurons du courant, alors je m'occupe très peu des aliments surgelés, se serait une grave erreur de se reposer sur le congélateur, se serait prendre le risque de se retrouver avec de la nourriture avariée du jour au lendemain.

Je songe à ma femme, j'aimerais tellement qu'elle soit là pour voir notre fille grandir... notre Lilly. L'envie d'en finir m'a quitté. Cette existence n'est pas l'enfer finalement ; je suis avec la personne que j'aime le plus au monde. J'apprends à apprécier chaque moment passé à ses côtés tout en gardant l'espoir d'une vie meilleure. Il m'arrive de rêver que nous sommes sur une île déserte, entourés d'arbres fruitiers, sur une plage baignée de soleil. Je n'ai pas envie de rester trop longtemps dans cette maison, j'ai peur de m'habituer à vivre de la sorte, comme un reclus. Je veux que ma fille

voit la lumière du jour, qu'elle joue à l'extérieur, comme avant... Je garde ce rêve dans un coin de ma tête, mais je sais qu'un jour nous finirons par quitter cet endroit. Est-ce que toute la planète a été touchée par ce fléau ? Je souhaite que non, j'espère que dans le reste du monde, il existe encore un endroit qu'on appelle *Paradis*, où Lilly pourrait vivre comme une petite princesse.

21 octobre

Il était environ quatre heures du matin lorsque j'ai entendu un chat miauler devant la porte. De toute évidence, il avait flairé notre présence. Le laisser hurler devant notre maison aurait été de la folie. J'ai ouvert et attrapé le petit chaton. Ce court laps de temps m'a suffi pour apercevoir une de ces créatures. Elle se tenait de l'autre côté de la rue et restait immobile sous le lampadaire. Elle me regardait, j'en suis certain ! Un filet de sang s'écoulait entre ses lèvres et venait entacher sa poitrine blafarde. Après avoir verrouillé la porte derrière moi, j'ai attendu plusieurs minutes, retenant ma respiration pour guetter le moment où la chose allait frapper à la porte... mais il ne se passa rien. Nous ne sommes pas en sécurité dans cet endroit, je dirais même qu'il n'existe pas un seul lieu où nous pouvons l'être. Le chat n'arrêtait pas de ronronner entre mes mains, je lui ai murmuré de la fermer, mais il ne m'a pas écouté bien évidemment. Je l'avoue, à ce moment-là, l'envie de lui tordre le cou m'a traversé l'esprit.

Je n'ai pas pu garder le secret de ma découverte bien longtemps. Quand Lilly s'est levée, le petit chat est venu lui sauter dans les jambes. Un animal de compagnie pour ma fille, je n'y avais même pas songé. Les monstres ne s'attaquent pas aux animaux, je ne sais pas pourquoi mais c'est comme ça. Des chats, j'en ai vu des dizaines depuis que tout a commencé, arpentant les rues à la recherche de nourriture, certains sont même dévorés par les chiens.

Je suis sûr que la chose m'a vu cette nuit. Pourquoi ne s'est-elle pas précipitée sur moi ? J'ai peur, je sens que derrière leur apparence étrange, ces monstres ont une intelligence... cependant, j'ai du mal à saisir leurs comportements. Ils semblent à la recherche de sang et dévorent parfois certaines parties du corps humain, preuve en est, tous les cadavres délaissés dans les rues à moitiés dévorés.

Il y a plusieurs années, je me souviens avoir vu un reportage à la télévision. Un documentaire sous-titré en français relatant un fait divers étrange. L'histoire se passait en 2002. À cette époque, des archéologues – que l'on allait surnommer par la suite *Les irradiés de Dubrovnik* – venaient de s'évader du centre de quarantaine de Zagreb où ils avaient été enfermés sur ordre médical. Quelques semaines auparavant, ces gens-là avaient subi des radiations émanant du site archéologique sur lequel ils travaillaient. Ces personnes, des anglais pour la plupart, avaient commencé à manifester un comportement étrange seulement quelques jours après avoir mis les pieds sur le site. En effet, ils s'en prenaient à leurs confrères ainsi qu'aux habitants qui les hébergeaient... en tentant de les mordre. Les médecins ont tout d'abord supposé qu'il s'agissait d'un virus, mais les analyses ne donnèrent aucun résultat probant, en tout cas c'est l'information qui avait été donnée à la presse. Voyant que leur état de santé ne s'arrangeait pas et empirait même, les médecins les ont placés en isolement pour une durée indéterminée. La version officielle fut que ces personnes avaient subi des radiations d'origine inconnue, qui avaient altéré leurs facultés sensorielles et modifiées leur aspect physique. Tu parles ! À l'époque j'avais trouvé ce reportage un peu trop *tiré par les cheveux*, mais le fait est que je ne le pense plus aujourd'hui. Les malades ont été ensuite enfermés dans un bâtiment en plein centre de Zagreb. Ils n'y sont pas restés bien longtemps, trois jours après ils s'étaient tous volatilisés dans la nature, c'était comme s'ils n'avaient jamais existé. Peut-être que le gouvernement avait tout intérêt à faire disparaître ces gens-là ? Ou peut-être que les gardiens chargés de surveiller les archéologues avaient pris les choses trop à la légère en pensant avoir à faire à de simples chercheurs anglais névrosés ayant le mal du pays. Le plus étrange dans tout ça, c'est qu'aucun de ces types n'aient été retrouvés depuis. J'ai quand même du mal à croire qu'une centaine de personnes ayant un comportement agressif et dérangé, ne se soient pas fait remarquer par la population. Dans la bâtisse qui les abritait ont été retrouvés quatre gardiens morts. *Morts* est un faible mot. Les corps étaient complètement déchiquetés. Le médecin légiste avait constaté avec effroi que ces hommes

avaient été vidés de leur sang mais avaient également subi des morsures, la plupart mortelles. Les *étrangers* qui tuent et dévorent dans nos rues ressemblent à ces gens-là. Ce qui me fait penser qu'un rapport entre ces tueurs et *les irradiés de Dubrovnik* est fort probable – outre le fait que tous ces fous mangent de la chair humaine et boivent le sang de leurs victimes – ce sont leur apparence physique. Les auteurs du reportage ont pu filmer quelques séquences d'un anglais dans sa cellule capitonnée, quelques heures seulement avant qu'il ne s'évade avec les autres. Il se tenait derrière une glace sans teint, la gueule enfarinée et la bave aux lèvres, observant le mur vide devant lui. Il était complètement chauve et sans poils, ses oreilles pointues révélaient un certain malaise quant à sa véritable nature, si bien que les auteurs du film – des américains tout juste sortis de leur première relation sexuelle – l'avaient surnommé « l'homme qui venait d'ailleurs ». Drôle de titre pour un jeune gars natif de Londres qui était, jusqu'à preuve du contraire, encore diplômé d'université d'histoire de l'art et d'archéologie. Le plus étrange dans l'expression de ce gars, c'était ses yeux. Au départ dénués d'expression et totalement fixes, ils se sont mis subitement à rouler dans leurs orbites. L'homme avait fini par considérer l'objectif de la caméra, glaçant instantanément le sang de la petite assemblée présente ce jour-là, qui avait fait un pas en arrière avec la synchronisation d'un défilé militaire. Le gars avait dévisagé chacun des hommes comme s'il parvenait à percer le miroir sans teint – c'était une certitude en fait, aussi incroyable que cela puisse paraître. Au final son regard s'était arrêté sur le jeune cameraman qui s'évertuait à garder l'objectif braqué sur lui malgré sa nervosité croissante. Le type s'était tout d'abord mis à murmurer dans une langue inconnue, avant de lui déclarer, dans un anglais impeccable : « je rongerai tes os jusqu'à la fin des temps ». Le cameraman avait dû suspendre l'enregistrement, prétextant un changement de caméra. En fait, il était mort de trouille et s'était précipité aux toilettes pour vomir, allait-il avouer plus tard dans le reportage.

Les monstres qui guettent à l'extérieur possèdent exactement les mêmes caractéristiques. Maintenant, quel est le rapport entre ces archéologues anglais enfermés à Zagreb et les choses qui rôdent dans nos rues ? J'aimerais bien le savoir...

23 octobre

Aujourd'hui, j'ai réussi à capter quelque chose à la radio. De l'espagnol. Je ne comprends pas cette langue, mais entendre une autre personne parler m'a fait un bien fou. Du coup, je suis resté toute la journée à l'écouter. Le gars qui discourait avait un ton enjoué et Lilly a tenté en vain d'imiter son accent durant une bonne partie de la matinée. J'ai fini par éteindre la radio en fin d'après-midi, peu de temps après que le présentateur espagnol est délaissé son ton jovial pour une intonation plus grave, à la limite du tragique. Tout ce que j'ai pu comprendre à ce moment-là ce sont les noms des pays concernés : France, Angleterre, Allemagne, Italie... j'ai su alors que ces créatures s'étaient propagées dans toute l'Europe avec plus ou moins de virulence suivant les pays.

Ma fille se porte à merveille, mais j'ai du mal à croire que tout va bien pour elle. Sa mère lui manque, mais je pense qu'elle est consciente que celle-ci ne reviendra pas, je l'ai compris ce matin, quand elle m'a demandé si je possédais des photos de Kathy. Elle m'a dit que c'était pour ne jamais oublier le visage de sa maman. Je n'en ai malheureusement aucune, même pas dans mon portefeuille. Pour ça, il me faudrait retourner dans notre ancienne maison... mais ça c'est une autre paire de manche.

Au menu ce soir : petits pois carottes et cordons-bleus, ensuite nous regarderons *Les 101 dalmatiens*. Après les repas, je vide systématiquement les restes d'aliments dans les toilettes pour ne pas attirer la vermine, j'entrepose ensuite les boîtes de conserve nettoyées et autres cartons d'emballage au fond de la cave. Balancer les ordures par le toit est une idée qui m'a traversé l'esprit, mais je l'ai très vite repoussé, les poubelles attireraient tous les chiens et chats de la ville et par la même occasion les créatures. En parlant d'animal, notre chat se porte bien, il fait un peu l'idiot de temps en temps, mais rien de bien méchant. Ce sont plutôt les cris de Lilly qui me dérangent... parfois j'ai peur que les monstres nous entendent, mais je ne peux quand même pas lui interdire de

jouer avec son compagnon, ce serait lui enlever un de ses seuls plaisirs. Ça fait déjà quelques jours que je ne suis pas sorti faire un tour à l'extérieur. Il va nous manquer de quoi manger d'ici peu. En même temps que j'écris sur mon carnet, je tente de préparer une liste de course en oubliant le moins de chose possible et surtout en évitant les aliments trop lourds ou trop encombrants. J'appréhende ma prochaine expédition, je sens que dehors les choses ne sont pas comme d'habitude... les meurtriers ne doivent plus avoir de quoi se nourrir. Le plus étrange, c'est que je n'ai plus rien entendu depuis le soir où le chat est venu miauler devant *chez nous*. C'est comme si toutes ces choses avaient quitté la ville le temps d'un battement de cil. Pourvu que ce soit le cas... oui, pourvu.

24 octobre

Un véhicule est passé dans la rue tôt ce matin. Je l'ai juste entendu. C'était trop risqué d'ouvrir la porte pour jeter un coup d'oeil. Il s'est arrêté non loin de chez nous durant un laps de temps très court, puis il est reparti. Aucune voix, aucun cri, seulement le ronronnement du moteur. Quelque chose se passe à l'extérieur. Cette nuit il faudra que je sois beaucoup plus vigilant que d'ordinaire.

25 octobre

Appel à tous ceux qui se cachent chez eux et vivent comme des pestiférés. Nous sommes là pour vous protéger. Pour votre sécurité, contactez-nous de jour par le biais du dépôt de courrier, devant l'hôtel Maurice. Inscrivez vos noms, prénoms, âges et adresses, ainsi qu'un inventaire de vos provisions. À la suite de quoi, nous vous contacterons par messenger afin de vous fixer un jour et une heure pour procéder à votre évacuation.

Voici les écriteaux qui tapissent désormais la ville à tous les coins de rue. Je ne sais pas quoi en penser. Je crois que je vais y réfléchir un peu. Sommes-nous prêts à nous confronter à d'autres personnes, à nous mélanger à eux ? Serions-nous mieux avec eux là-bas, que cloîtrés ici à attendre ? D'un autre côté, je me dis que ces gens sont probablement bien armés, ils doivent l'être forcément pour se balader en ville de la sorte.

Je regarde Lilly dessiner un paysage sur une feuille de papier... arbre, rivière, nuage, ciel, soleil. Je crois que je vais leur écrire finalement... pour ma fille.

La nuit dernière le silence régnait dans la ville et je suis arrivé tranquillement jusqu'au supermarché, qui, soit dit en passant, commence sérieusement à se vider. Il y avait quelqu'un dans le magasin... je ne l'ai pas vu, mais j'ai entendu du bruit à l'endroit où se trouvent les produits surgelés. Je n'ai pas voulu interpellé cette personne, l'isolement m'a rendu nerveux au fil du temps, une mise en présence soudaine n'aurait pas été une bonne chose pour moi, ni pour l'individu qui se cachait là. Le moment viendra où cette situation sera inévitable... bientôt sans doute. Je me suis dépêché de remplir mon sac et j'ai fait un détour par l'hôtel. La lumière était toujours allumée à l'étage. Je me demande vraiment s'il y a quelqu'un là-haut. Aucune ombre, aucun son... le néant. Avant de rentrer à la maison, j'ai vu quelque chose que j'aurais souhaité ne jamais voir, quelque chose d'effrayant... rien que de l'écrire j'en ai encore la chair de poule. En passant devant le tabac presse du vieux Monsieur Bertrand, au coin de la rue Verdon, j'ai entendu des hurlements provenant du petit cinéma *Paradiso*. À ma montre, il était presque une heure du matin. Persuadé que des gens avaient besoin d'aide je me suis précipité à l'intérieur. *Ils* étaient tous là, au moins une centaine, assis sur les fauteuils rouge sang de la petite salle, les yeux rivés sur un film d'épouvante. Les cris que j'avais entendu provenaient de la jeune fille nue qui courrait à l'écran, poursuivie par un tueur masqué armé d'une hache. L'un des spectateurs s'est retourné vers moi, puis les autres ont suivi comme un seul homme, me glaçant le sang sur le champ... leurs yeux luisaient dans la peine ombre. Je suis sorti de là en hurlant puis j'ai couru comme un fou durant de longues minutes, priant pour que ces choses ne soient pas à mes trousses. Quand je suis arrivé enfin chez nous, mon pantalon était trempé d'urine et j'étais au bord de l'évanouissement. Il n'y avait personne derrière moi... la ville était aussi

silencieuse qu'à l'heure où j'étais sorti, à croire que ce que j'avais vu dans cette salle de cinéma n'était pas réel...

26 octobre

*Jack Roberti 32 ans
Lilly Roberti 5 ans
Rue Saint-Victoré, n° 14
Nourriture : de quoi tenir 4 à 5 jours.*

J'irai poster ce mot durant la nuit. Je n'ai jamais aimé sortir de la maison en plein jour. J'ai toujours eu l'impression d'être à leur merci et de ne pas pouvoir me cacher au moment où j'en aurais besoin. Au moins quand il fait noir, je ne crains pas grand-chose, à moins de tomber directement sur l'une de ces choses. J'ai mis ma fille au courant de tout, je lui ai dit que nous quitterions bientôt notre maison et que nous irions vivre avec d'autres personnes. À mon grand soulagement, cette idée l'enthousiasme. Elle m'a demandé si *Minou* pourrait venir avec nous... j'ai réfléchi quelques instants, puis j'ai fini par lui répondre que je n'en étais pas sûr, mais que je leur poserais la question. Si je lui avais dit oui et que pour une raison ou pour une autre ces gens-là n'acceptaient pas les animaux, je m'en serais voulu pour le restant de mes jours.

*Nous possédons un chat prénommé « Minou ».
Acceptez-vous les animaux de compagnie ?*

27 octobre

La ville est déserte, les morts étendus dans les rues sont en état de décomposition avancée et l'odeur est insupportable. À la lueur des lampadaires, j'ai aperçu le monsieur qui était venu taper chez nous l'autre nuit... du moins ce qu'il en reste. Sa peau a été arrachée. L'éclairage public se reflétait dans la chair à vif du cadavre. Les choses ne s'attaquent qu'à certaines parties du corps, je l'ai constaté à force d'observations. Elles n'aiment pas ce qui est gras par exemple. C'est pour cette raison que le type étendu-là a gardé presque la totalité de son corps. C'était une personne obèse, qui avait probablement été tuée pour sa peau... et peut-être aussi pour avoir osé troubler le silence. *L'épiderme...* encore un lien avec les *Irradiés de Dubrovnik*. Quelques heures seulement après que ceux-ci aient disparu de leur confinement, les autorités croates avaient découvert des gens titubants au bord du fleuve, non loin du lieu de quarantaine. Vivants mais dépourvus de peau, ces personnes n'avaient jamais su expliquer clairement ce qui leur étaient arrivés. À bien y réfléchir, je ne pense pas que ces monstres mangent la peau humaine, elle doit plutôt leur servir à quelques rituels bien étranges je suppose...

J'ai glissé la lettre dans la boîte. En levant les yeux, j'ai aperçu quelqu'un devant la fenêtre du premier étage de l'hôtel. À contre-jour, je ne suis pas parvenu à distinguer son visage, mais cette personne m'a salué d'un geste bref. En rentrant à la maison j'ai fait en sorte d'éviter le quartier du cinéma *Paradiso*.

Mon petit amour s'amuse avec son chat. Une vraie terreur cet animal. La tension monte, je suis assez angoissé à l'idée de quitter cet endroit où nous avons passé tant de jours. C'est un peu comme quitter un abri antiatomique pour se jeter sous les bombes. Le pire nous attend peut-être au dehors. J'ai beau être soucieux, je sais au fond de moi que j'ai fait le bon choix.

J'ai préparé quelques affaires personnelles – bien maigres il faut dire –, mais il me manque l'essentiel, une chose pour laquelle je serais maintenant prêt à mourir... l'album photo. Je ne sais pas où ces gens vont nous conduire, peut-être est-ce en dehors de la ville. Je ne veux pas abandonner

ces photos ici, à la merci du temps... elles sont la mémoire de Kathy et ma fille en a besoin. Il faut que je retourne là-bas dès ce soir.

28 octobre

J'ai froid et mon corps n'est plus qu'une plaie ouverte d'où s'écoulent les larmes salées du désespoir... l'heure est proche, pas celle que j'attendais. Je tourne les pages de l'album. Ma Kathy semble avoir un rictus de reproche sur toutes les photos. Avec le recul, je pense que j'aurais dû me retourner quand elle est tombée.

Je n'ai eu aucun mal à retourner dans notre ancien appartement. L'album se trouvait sur la table de nuit de ma femme, ouvert sur les dernières photos prises quelques jours seulement avant le drame. Le chagrin m'a envahi et je suis resté un long moment sur le lit, à me remémorer nos dernières heures ensemble. Dire que Kathy ne se sentait pas en forme pour sortir et que c'est moi qui ai insisté pour qu'elle vienne avec nous, prétextant que j'avais peur d'oublier quelque chose là-bas... peur d'oublier quelque chose... c'est exactement ce qui c'est passé en fin de compte, j'ai oublié l'amour de ma vie dans ce supermarché. Ne t'en fais pas mon coeur, ton mari va bientôt pouvoir répondre de ses actes devant toi... ce n'est qu'une question de minute.

Au moment où je me suis enfin décidé à quitter l'appartement, il faisait jour et un bruit de moteur montait de la rue. J'ai descendu rapidement les cinq étages et j'ai juste eu le temps d'apercevoir une camionnette blanche disparaître au coin de l'avenue. Elle semblait savoir où elle allait et roulait à vive allure, probablement qu'elle commençait déjà à évacuer les habitants... mais ce n'était pas encore notre tour, nous n'avions pas eu de réponse à notre lettre.

Lorsque je suis arrivé devant notre refuge, il était déjà trop tard. Je sais que je ne devrais pas continuer à écrire, mais quelque chose me pousse à le faire. Les bêtes qui rôdent dans nos rues ne sont pas de simples buveurs de sang écervelés, ils sont en fait très intelligents. Comment j'ai pu être aussi bête ? En arrivant, Lilly était allongée sur les dalles de l'entrée, dans une marre de sang. Mon Dieu c'était atroce. Son visage était en bouillie et son petit corps si fragile en charpie. Ma douleur est intolérable, je revois le sourire de ma fille avant que je sorte de la maison, il me hante et revient comme un flash back incessant. Je n'ai même pas pu lui dire au revoir, ni lui glisser un *je t'aime*, ni déposer un baiser sur son petit front. J'ai poussé la porte entrouverte et le petit chat s'est avancé vers moi. Il allait bien. Je ressens un vide énorme au creux de ma poitrine, comme si une partie de mon coeur s'était arrêtée brusquement de battre. Je sais que j'arrive au bout. Je suis monté au grenier en empruntant l'échelle et j'ai laissé la trappe entrouverte derrière moi. C'est ici que je suis au moment où j'écris ces mots. J'ai emporté avec moi le revolver et *Minou*. Dehors j'entends à nouveau du bruit, comme si toutes ces bêtes étaient ressorties de leur cachette au même instant. J'ai serré le petit chat contre moi. Il n'a rien senti... il vient avec nous, je pense que c'est ce qui pouvait lui arriver de mieux avec la meute de chiens affamés qui traînent dans les rues. Voilà, c'est mon tour à présent. Finalement cette balle m'était destinée depuis le début. Je les entends au rez-de-chaussée, aucune parole, juste des respirations sifflantes et des bruits de pas feutrés. Ils m'ont certainement vu revenir et ils savent que je suis ici, mon nom est inscrit sur leur liste.

Je veux repenser une dernière fois à cette île qu'on appelle *Paradis*, je suis sûr que vous êtes là-bas mes amours, à m'attendre au bord de la plage. Je n'ai aucun regret à m'en aller de ce monde, laissant derrière moi la misère et le cauchemar.

À tout de suite...

Richard Corantin referma le carnet taché de sang et considéra une nouvelle fois le cadavre couvert de mouches adossé au mûr. L'homme qu'il avait devant lui s'était enfoncé le canon de son revolver dans la bouche. Apparemment il n'avait eu aucune envie de se rater.

« Richard ?! Tu as trouvé quelque chose là-haut ? lui lança une voix quelques mètres plus bas.

– Oui... », répondit-il.

Il rangea sa trouvaille dans son sac à dos puis ajouta :

« ... il est ici, baignant dans son sang. »

Il releva légèrement sa casquette sur son front et jeta un regard circonspect sur le petit chat couché entre les jambes du mort.

« Dis-moi Vincent, tu n'aurais pas vu le corps d'une petite fille en bas ?! cria-t-il en inspectant la toiture.

– Ouais, il y a le cadavre d'un enfant étendu devant la maison ! lui répondit celui-ci. »

Richard Corantin tenta de garder son flegme légendaire mais n'y parvint pas. La vue de ce cadavre l'irrita, en grande partie parce que c'était lui qui était chargé de secourir Jack et Lilly... il était malheureusement arrivé trop tard.

« Tu sais Vincent, y a des jours où j'ai vraiment l'impression que tu me prends pour un con... je sais bien qu'il y a un cadavre devant la maison ! vociféra-t-il en direction de son collègue. Ce que je veux savoir c'est s'il s'agit d'une fillette. »

Il y eut un long silence.

« Négatif mon Lieutenant, c'est le fils de Monsieur Fabre, de la maison d'en face. Il a échappé à son père avant-hier soir et il s'est fait attaquer par les créatures. »

Richard se baissa pour refermer les yeux du défunt.

« Alors c'est qu'ils ont emporté le corps, » murmura-t-il pour lui-même.

Il se releva et chiffonna le morceau de papier contenant les noms des locataires de la maison. Il le laissa retomber sur les lattes du plancher avant de jeter un coup d'oeil à sa montre : 29 octobre, 14h35. Il s'avança vers l'échelle, puis commença à descendre, laissant derrière lui la dépouille de Jack Roberti. Quand il fut au rez-de-chaussée, il s'évertua à faire disparaître son air abattu.

« Allez Vince, on plie bagage, y a plus rien ici. »

Au moment de refermer l'entrée pour procéder à la condamnation de la porte et badigeonner celle-ci d'une croix rouge - comme le voulait la procédure -, Richard Corantin songea subitement à quelque chose.

« Vincent ? Je sais que ça va te paraître un peu idiot mais... t'aurais pas vu un *Pikachu* en peluche à l'intérieur ? »

Vincent Dorian l'observa, essayant de dissimuler un rire ou une plaisanterie idiote prête à jaillir. Il parvint cependant à se contenir et articula quelques mots : « Non, j'ai rien vu pourquoi ? Ton ours en peluche te manque mon gros lapin ? »

– Oh la ferme, lui répondit Richard en souriant. C'est juste que j'ai un pressentiment. Dis-moi, si tu étais un enfant de 5 ans et que tu avais peur de quelque chose, où te cacherais-tu ? »

Après quelques secondes de réflexion, Vincent Dorian finit par lâcher : « Ben sous mon lit tiens. »

Lilly Roberti fut retrouvée saine et sauve. Lorsque les monstres avaient attaqué le fils de Monsieur Fabre – parti attraper des papillons de nuit à l'insu de son père –, elle n'avait pas pu s'empêcher de crier, ce qui avait ameuté les choses. La fillette était allée se réfugier sous son lit. Pendant ce temps les créatures avaient défoncé la porte d'entrée et avaient pénétré à l'intérieur de la maison sans pour autant parvenir à la trouver. La pauvre enfant n'avait pas bougé de sa cachette... même lorsque son père, la croyant morte, était monté au grenier pour mettre fin à ses jours.

« Ne fais jamais de bruit durant mon absence Lilly » lui avait fait promettre tant de fois son père.

Richard Corantin grimpa à l'arrière de la camionnette et recouvrit la petite Lilly avec une

couverture. Elle serrait sa peluche contre elle, les yeux dans le vague. Assis en face d'eux, se trouvait Monsieur Fabre, un gars d'une quarantaine d'années. Il était inconsolable et Richard avait dû lui administrer une forte dose de sédatif pour qu'il se calme. Malgré cela, il ne s'était toujours pas endormi. Quand ils furent tous à l'arrière, Vincent referma la porte de la camionnette.

« Au bercail David ! » cria Richard au conducteur tout en donnant un coup sur la tôle.

Le véhicule se mit en branle et commença à engloutir le bitume au milieu d'un paysage urbain ravagé par le mal. Au bout de plusieurs minutes, le véhicule finit par quitter la ville. Richard observa la fillette avec beaucoup de tristesse. *Pauvre enfant*, pensa-t-il. *Elle se retrouve seule désormais*. Lilly avait compris que son père était mort, elle avait entendu les hommes en parler alors qu'elle était encore sous son lit. Richard s'empara de son sac à dos et en extirpa l'album photo qu'il avait retrouvé près du corps de Jack Roberti. Il le tendit à la petite fille. Lilly le prit et l'ouvrit, tout en écartant de la main les larmes qui coulèrent alors sur son visage...

Richard Corantin composa un numéro sur l'appareil téléphonique militaire qui se trouvait à l'arrière.

« Robert c'est moi... deux, une fillette et un gars d'une quarantaine d'année... ouais, ils n'ont rien... je crois que nous y sommes ce coup-ci, c'est la fin... les choses sont toutes regroupées dans le tunnel de la cinquième avenue et on tire à vue... un bon millier... on attend, dans quelques heures tout sera terminé... et dans le reste du pays ?... sans déconner ?!... ok ça marche... »

Il coupa la communication et s'adressa à Vincent avec un petit sourire victorieux : « Putain de saloperie... si on m'avait dit il y a encore quelques jours qu'on allait en venir à bout, je ne l'aurais jamais cru... »

Richard raccrocha le combiné et observa attentivement son collègue.

« Qu'est-ce qui t'arrive, t'as pas l'air bien ? lui demanda-t-il.

– J'ai pas la grande forme à vrai dire, je crois que j'ai choppé un truc... j'ai mal au crâne. »

En même temps qu'il expliquait ses symptômes, Vincent passa une main dans sa chevelure et emporta une abondante touffe de cheveux au passage.

« Merde, à ce train-là t'as plus de poils sur le cailloux d'ici ce soir », lui lança Richard en plaisantant.

Mais son sourire finit par s'effacer lentement de son visage pour se transformer en mine suspicieuse. Il aurait juré à ce moment-là que les oreilles de son compagnon s'étaient déformées au point d'avoir pris une forme étrange, il aurait juré aussi que ses yeux, d'ordinaire bleus ciel, avaient maintenant une teinte jaunâtre où se reflétaient les nuages gris de l'orage qui approchait. Il finit néanmoins par chasser ses soupçons en se disant que la journée avait été dure et que sa femme devait probablement de faire un sang d'encre en attendant son retour à la base. Demain il prendrait du repos pour une semaine, de quoi partir dans les îles avec Stephanie... et pourquoi pas en profiter pour désertir et rester cachés là-bas ? Il observa Lilly. Elle avait les yeux rivés sur Vincent et son regard ne disait rien qui vaille. Oui, sa décision était prise, demain il partirait pour toujours. Rien n'était réglé ici, il le sentait au fond de lui, et plus rien ne pourrait le faire changer d'avis... ce n'était que le commencement et bientôt plus personne ne serait assez fou pour proclamer que les choses allaient finir par s'arranger. À travers la tôle lui parvenait le son de la radio qui hurlait à l'intérieur de l'habitacle :

« ... l'armée est parvenue à éradiquer la plupart des créatures hypogées, mais certaines se sont à nouveau rassemblées sous terre, dans les grottes et les souterrains. Nous avons encore du mal, à l'heure où je vous parle, à comprendre qui sont ces êtres et surtout, d'où ils viennent. Certains scientifiques ont écarté bon nombre d'hypothèses, notamment celle d'un réchauffement climatique qui aurait fait fuir ces créatures inconnues, de la Croatie vers le Ouest de l'Europe.

Quant à Ariel Zonta, chercheur de renom, il est revenu sur ses déclarations et a même présenté ses excuses au peuple américain après avoir avancé l'idée que ces êtres seraient en fait des prisonniers

G.I. de la guerre du Golf qui auraient servi de cobayes aux irakiens jusqu'à aujourd'hui. La rumeur s'était en effet propagée après que des témoins aient affirmé avoir reconnus des proches disparus depuis de nombreuses années errer dans les rues en agressant les gens. D'après eux, ces monstres seraient bel et bien des humains qui vivaient, il y a encore quelques années, comme vous et moi. Quelques scientifiques, Monsieur Ombrior en tête, pour ne citer que lui, avance une hypothèse soutenue par une grande majorité de chercheurs. Écoutons son discours, formulé ce matin à la conférence de presse de Zurich : « ... ces êtres sont en fait des humains, malheureusement atteints par le syndrome de *Vasilar*. Une maladie découverte en Croatie il y a huit ans. Non mortelle, mais sans guérison possible pour l'instant, puisqu'aucune étude n'a pu être réalisée sur des patients porteurs de la maladie. Au début de l'année 2002, des archéologues anglais ont mis à jour un monument enfoui sous terre depuis plus de 10 000 ans. Une sorte de tombeau étrange, parsemé d'inscriptions qui ne ressemblaient à rien de connu. Apparemment cette construction n'était pas humaine et nous viendrait d'un autre système solaire. À l'intérieur, résidait une espèce de bactérie extra-terrestre extrêmement contagieuse, qui était restée enfermée là depuis des milliers d'années. Bien avant que l'on ne s'aperçoive de ce microbe, les archéologues, ainsi que de nombreux habitants de Dubrovnik, commencèrent à ressentir des troubles du comportement dès les premiers jours. Des disparitions inexplicables de personnes contaminées par le virus se produisirent ensuite durant les semaines et les mois qui suivirent. Mon hypothèse est la suivante : les personnes touchées par cette maladie ont continué à vivre sous terre après avoir mystérieusement disparus en 2002, ne sortant que pour se nourrir... ce qui expliquerait le nombre croissant de disparitions qui se produit dans les montagnes du nord de la Hongrie, l'Autriche et la Slovanie depuis de nombreuses années. Ces dernières semaines, par manque de nourriture, ces créatures seraient alors sorties de leur cachette, huit ans après *Dubrovnik*, dans l'espoir de boire du sang et se nourrir de chair humaine, contaminant au passage les populations par simple contact. La maladie ayant une incubation de 4 à 5 jours, la contagion s'est propagée à une vitesse hallucinante, touchant tout les continents en seulement quelques semaines. On ne peut pas considérer ces créatures comme une race à part entière, il s'agit là d'une mutation du genre humaine, causée par une bactérie venant d'un autre monde, entendons-nous bien là-dessus. Il se peut également que ces hommes aient subi une transformation physique et mentale se rapprochant de ce que pouvaient être ces visiteurs du passé venus édifier cet étrange caveau, 10 000 ans auparavant... dans ce cas on ne parlerait plus de maladie, mais plutôt de modificateur d'A.D.N introduit volontairement sur terre dans le but de coloniser la planète... si c'est le cas, il faut nous préparer dès aujourd'hui à un nouveau désastre, car nous ne sommes pas à l'abri que cela recommence un jour... »

Bouuuuh ! Ça fait froid dans le dos. Je peux d'ores et déjà vous dire, chers auditeurs, que quoi qu'il arrive, je serai toujours là pour diffuser vos morceaux préférés sur votre radio préférée... il est 15h30, voici John Lennon avec *Imagine* ... »

Eric Fesquet

Le 03 juin 2008 (revisité en août 2009)

© ® Auteur : Eric Fesquet, texte déposé.